

Brèves littéraires

Brèves

Réflexions d'un charpentier

Anonyme

Numéro 69, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anonyme (2005). Réflexions d'un charpentier. *Brèves littéraires*, (69), 61–64.

ANONYME

Réflexions d'un charpentier

Lorsque j'écris, je tente avec simplicité et une certaine rigueur de découvrir, d'explorer de nouveaux paysages. Je m'éloigne, tout en m'y rattachant, d'une perspective issue du consensus social, et l'observe. J'attends que ça pénètre et résonne en moi, que ça prenne une direction, mais il m'est difficile de dire si je prends une direction ou si j'« accompagne » une direction. À partir du moment où une direction est prise, le reste suit, se déploie. Une démarche similaire à celle de l'artiste peintre : celui-ci prend une direction, le reste se déploie, s'étend sur sa toile ; il étale ses couleurs, le paysage. Un tableau représente une façon de voir le monde, une perspective. On peut assez facilement percevoir au travers d'un tableau la profondeur de l'artiste, sans pour autant réussir à définir celle-ci. L'élément novateur, le « faire voir » d'autres paysages, d'autres possibilités de paysages, l'ouverture sur d'autres mondes représente selon moi un des aspects de cette profondeur. Il ne s'agit pas tellement de l'œuvre en soi, mais plutôt de son non-conventionnalisme ; on doit pouvoir, par elle, ressentir « quelque chose », voir à travers elle. J'allais dire : voir le doute et la foi. Van Gogh symbolise à mes yeux ce doute et cette foi. La souffrance qui émerge du combat intérieur entre le doute et la foi. La foi sans le doute produit des œuvres romantiques,

des paysages qui m'apparaissent comme déconnectés du réel, de la vie. Tout y est peint en rose, presque paradisiaque. L'image du bon sauvage de Rousseau. À l'inverse, le doute seul produit des œuvres intellectuelles, mécaniques, techniques, tant à la mode aujourd'hui.

Si l'on doit « parler » d'une œuvre, c'est qu'elle me semble déficiente, posséder une pseudo-profondeur. C'est l'œuvre qui doit nous parler. Si elle ne le peut pas, c'est soit que mon regard n'est pas formé pour ce faire, soit que l'œuvre relève de la seule expression de soi, qu'on y a laissé sa trace, et que l'on a besoin de l'artiste pour expliquer sa présence dans le tableau, la raison pour laquelle il s'est mis dans le tableau. Je suis convaincu que l'effacement est un ingrédient essentiel à toute profondeur et la profondeur même. Il n'y a pas quelqu'un de profond, il n'y a que cette profondeur. Sans direction. Une œuvre émerge de cette profondeur sans direction.

Un texte représente aussi un tableau, un paysage. Il doit être complet, pouvoir se tenir seul, sans appui, mais rester ouvert, non achevé. Un texte idéal ne doit pas conclure fermement, affirmer sans doute. On doit sentir qu'il y a plus, qu'il y manque quelque chose, que l'on ne peut s'appuyer sur le texte seul, sur le contenu. Si l'on prend une route, on peut décrire le paysage lors du parcours ; toutefois cette route elle-même ne doit pas aboutir quelque part, mener à une destination. Mais plutôt apparaître comme un retour au lieu d'où elle était partie, à cette profondeur sans direction. Si un texte me conduit quelque part, en fait il ne m'apporte rien. Partir sans appui, sans

direction, puis en prendre une. Un paysage est ainsi vu, il se déploie. Je le décris, j'en parle pendant des heures, des jours, des semaines — pour certains toute une vie — et « retourne » à la profondeur sans direction. Si je puis écrire, décrire un paysage, le faire raisonnablement bien se déployer (rigueur, logique, etc.), tout en m'efforçant de m'y effacer quel qu'en soit le coût (blocage, irritation, malaise, inconfort) et ne pas aboutir quelque part, une satisfaction se fait sentir.

Prendre ainsi une route sans direction permet de voir des paysages étonnants. Une ouverture se crée ; on devient ouvert à ce déploiement, à ces « nouveaux » paysages. Cette ouverture : une ouverture à l'ouverture, au déploiement. Une occasion de voir. Il est assez important de ne pas chercher à voir quelque chose de particulier ou même de vague, de dire quelque chose « dans le but de », même si c'est nécessairement présent. Le déploiement « doit » rester ouvert, la route non tracée d'avance. Le « voir » lui aussi devient ouverture, ouvert à l'ouverture. Ce qui semble émerger, c'est cette ouverture, l'occasion devient une ouverture. Le voir, notre regard, devient cette ouverture. Le paysage s'ouvre et devient lui aussi ouverture. On est ouvert à l'ouverture. Être sans direction implique cette ouverture. L'arrière-plan fusionne avec l'avant-plan, sans contenu. Le paysage, l'occasion, le voir, le déploiement, ne peuvent plus se distinguer de l'ouverture. Elles sont cette ouverture sans contenu.

Quelque chose se dit, je le laisse passer et j'y reviens, sans empressement. Je ne puis dire ce qui se trouve au

sein de cette ouverture. Qu'y a-t-il dans l'ouverture? Quel contenu trouve-t-on dans l'étonnement? J'ai toujours remarqué une similitude entre l'ouverture d'esprit et l'étonnement. Au sein de cet étonnement et de l'ouverture, il n'y a que l'ouverture, l'étonnement. Il n'y a pas de contenu autre que l'ouverture, l'étonnement. C'est sans contenu, ce n'est pas quelque chose. Peut-être est-ce ce que les bouddhistes appellent le vide? Ce n'est pas rien, mais ce n'est pas quelque chose.

*Sache donc, le vide n'est autre que forme, la forme n'est autre que vide.**

Le paysage l'ouverture, l'ouverture le paysage.

* Sûtra de la Parfaite Sagesse